

1195. g. 32. 3  
Discours politique, tres-  
EXCELLENT POVR LE  
temps present: composé par vn gentil-  
homme François, contre ceulx de la Ligue, qui  
taschoyent de persuader au Roy, de rom-  
pre l'Alliance qu'il a avec l'Angle-  
terre, & la confirmer avec  
l'Espaigne.

*Ps. xxxv.*

Debat contre mes debateurs,  
Comba, Seigneur, mes combateurs,  
Empoigne moy bouclier & lance,  
Et pour me secourir t'auance.  
Charge les, & marche au deuant,  
Garde les d'aller plus auant.  
Di, à mon ame: Ame, ie suis,  
Celuy qui garentir te puis.

M. D. LXXXVIII.

Discours politiques, etc.

EXCELLENT POUR LE

tenue présente: composé par un gentil-

homme français, d'une grande

autorité et d'une grande

expérience.







## Aux lecteurs.



*Mis lecteurs, il y a environ trois ans, que cest exquis discours, m'est tombé entre les mains. Lequel par plusieurs diuerses occupations & empeschemens, m'est demeure en icelles come enseuely, & ce neantmoins, contre ma volonté: Car le temps s'est offert depuis, trespropre pour l'auoir en lumiere, mesme, comme le requérant de moy (en maniere de dire) par force, pour l'amour de ses occurences, alors encor cachees, lesquelles a present il a manifestees. A raison dequoy, il me semon, & me charge de l'iniure que ie luy fais, si ie ne le luy laisse auoir presentement: me menacant de m'accuser de nonchalance & ingratitude, enuers la tresuaillante, et tresheureuse nation Angloise, en cas que ie le luy refuse encor ceste fois. (Car il est merueilleusement desireux (a mon semblant)*

A. 2.                      blant)

blant) de vous faire toucher au doigt, & veoir  
à l'oeil, la tresgrande difference qu'il y a entre  
ces deux nations, en toutes sortes & qualites,  
avec raisons, aussi bien fondees que veritables.  
Ce que cognoissant, vous seres contrainctz, de  
confesser avec moy, ce que i'en croy, si vous n'e-  
stes transportes de propre passion, sans au-  
cune raison. Ainsi donc, lises, entendes,  
& puis corriges, et vous feres, ce que  
deues. Et a Dieu soyes.



**Discours.**



Discours politique, tresexcellent, pour le  
 temps present: composé par vng gentilhomme Fran-  
 cois, contre ceulx de la Ligue, qui taschoyent  
 de persuader au Roy, de rompre l'Alliance qu'il a avec  
 l'Angleterre, & la confirmer avec  
 l'Espagne.



Ylla Capitaine Romain, Sallustius in  
Iugurta.  
 voulant induire Bochas à  
 la marchandise qu'il pra-  
 ticquoit de Iugurta, fonde  
 principalement sa remon-  
 strance sur ceste maxime:

Que iamais hommen'eust asses d'amys.  
 Chose que la commune & ordinaire ex-  
 perience, nous faict tellement toucher au  
 doit, & à l'oeil, que vouloir debatre, &  
 impugner ceste sentence, n'est autre cas,  
 que se declarer parclus de iugement &  
 desens commun. C'est pourquoy, en no-  
 stre langue Francoise, le prouerbe ordi-  
 naire chante, (Que celuy qui a bon voi-  
 sin, a bon matin) nous aduertissant, que  
 celuy qui se maintient en bon mesnage  
 avec ses voisins, a prins le plus beau party,  
 qu'il eust sceu donner à l'estat de ses parti-

A 3.

culi-

culiers affaires. Car comme il n'est rien plus aigre, que de se voir aux prises avec ceux dont on attend secours & soulagement en son aduersité : aussi n'y a il plus grand contentement, que de se voir tellement caressé, & chery de ses voisins, que ce nous soyent autāt de tesmoignages de nostre preudhommye. Ce que considerantz les hommes doctes, qui par leurs escritz nous ont tracé le chemin de vertu, ont faict si grand estat du respect deu aux bons voisins, que pour certain regard ils l'ont preferé a celuy qui est deu aux parens & alliéz. Ce grand & sage Capitaine Themistocles, monstra quelques fois auoir bien entendu ce poinct. Car faisant vendre a l'enchérevn sien heritage, il commandā à celuy qui faisoit la criée, de dire & proclamer haultement, pour mieux apprecier le dict heritage, qu'il estoit bien avoisiné. Que si en choses particulieres, le respect du voisinage nous doit estre en telle recommandation, combien plus ie vous prie au maniement, & en la conduite

Hesiodus  
ἐργα καὶ

Cicero. i. off.



duite d'un estat. Qui est l'homme si ignorant des affaires de ce monde, qui ne sache que le voisinage des Bulgaires occasionnant l'entree, & la descete des Turcz en la Grèce, leur a ouuert le chemin pour s'emparer de ce qu'ilz tiennent aujourdhuy en l'Europe? Le séblable se peut dire pour le regard de l'Italie. Car les affaires des Venetiens, Florentines, Geneuois, et Neapolitains, n'ont esté embrouillés que par la malice d'un leur voisin, a Sauoir, Loys Sforce, vsurpateur de l'estat de Milan, qui pour assouuir ses passions particulieres, n'a pas fait conscience de troubler le repos, dont l'Italie auoit si longuement iouuy par la prudence de Laurens de Medicis, & exposer sa patrie en proye aux armes & à la violence des Francois. Au contraire si nous regardons de pres l'Estat des choses passées, nous trouuerons que beaucoup de grandes maisons d'Alemaigne, ont esté par la clairuoyance et cordiale affection de leurs voisins, garenties du bouleuersement, dont l'orage commun

les menacoit. Du temps de noz Peres, à  
scauoir, 1504. Philippes Conte Pala-  
tin, vint aux prinſes avec l'Empereur  
Maximilien, & ayant l'issue de ceſt affaire,  
auſſi peu de proſperité, que l'enterprinſe au-  
uoyt eu de droicte, il fut mis au ban de  
l'Empire, & reduit en grande perplexité.  
Mais Fredericque duc de Saxe ſon voiſin,  
Prince accord, & de grand ſens, mania ſi  
ſouplement ceſt affaire, que tout l'orage ſe  
changea en vne douce & riante bonafſe.  
En quoy toutesſois, ie n'eſtime point,  
que les Princes puiſſent pretendre aucun  
aduantage, ſur les Eſtatz Aristocratiques  
& populaires. Chaſcun ſcait, comment il  
y a enuiron quarante ans, que Charles  
Duc de Sauoye, ſ'empara de Geneue: la  
poſſeſſion & ſeigneurie de laquelle, il euſt  
laiſſé à ſes ſucceſſeurs, ſi ceux de Fribourg,  
combourgeois & alliés des Geneuiens, ne  
l'euffent fait demordre et quiter la proye,  
qu'il tenoit entre les dentz. I'amene ces  
exemples familiers & de freſche date, pour  
ne m'arreſter beaucoup aux anciens, &  
meſ-



mesmement de la republique d'Athenes, qui a tousiours faict estat de releuer les voisins abatus par quelque roide scouffe: dont le reestablissement de Thebes seruira d'un suffisant tesmoignage, si long tēps que la vie humaine aura cest heur, d'estre esclairée par la lumiere des bonnes lettres. Voyla doncques des raisons pertinentes pour nous faire cognoistre combien soigneusement les estatz & seigneuries doyuent estre estansonnées, par l'amitie & bonne confidence des voisins. Mais comme ce point est de grande importance, aussi requiert il vne profonde et meure consideration. Car les hommes moins clairvoyans & praticqués aux affaires de ce monde, se laissent d'autant plus facilement piper, que la vaine apparence se scait affubler & parer du lustre de l'utilité solide. Et pour exemplifier la matiere, & par la deductiō d'un fait particulier, donner ouuerture à la decision d'une generalité, ie parleray de ce qui concerne de plus pres le mesnagement de noz affaires. Il

B

n'y

ny a celuy pour louche qu'il soit d'entendement, qui ne voye & cognoisse clairement le pouure & miserable estat, auquel la France perdant son ancien lustre, est reduicte aujourdhuy, par la longueur & aigreur des guerres ciuiles. Chascun confesse qu'elle a besoing de restaurant, pour se releuer d'une si pernicieuse recidiue. Toutesfoys, tous ne s'accordent pas, quant à la confection & aux ingrediens propres & sortables à vn tel restauratif. Tant y a que ceux qui par le maniement des affaires, se sont preualus d'une plus grande experience, en viennent là : que suiuant la reigle des bons medecins, il fault guerir la maladie par son contraire. Et puy que le mal de la France ne procede que d'inquietude, qu'il n'y a meilleur expedient pour la rehabiliter en sa premiere conuallescēce, qu'un bon et asseuré repos. Auys a mon iugement beaucoup mieux fondé en raison que clairemēt discouru. Et qu'ainsi soit, quant il est question du repoz de nostre patrie, celui seroit par trop mal auisé  
qui



qui le voudroit borner par le pourpris de la France, ne se souciant pas beaucoup en quel mesnage elle puisse estre, avec ses voisins, moyenant que les regnicoles vivent en paix les vns avec les autres, et que l'embrasement des guerres ciuiles soit esteinct. Or encores que ie confesse rondement, que estans reduictz en termes de tomber en l'un des deux inconueniens, il ny á guerre estrangere, pour difficile & dangereuse qu'elle soit, qu'on ne doyue entreprendre, si par icelle on peult garentir la patrie, d'une guerre ciuile: si est ce que l'entiere prosperité d'un estat, est fondée sur l'exemption de ces deux inconueniens. Sinon que nouz estimons nostre siecle estre priuilegé de quelque speciale faueur, pour auoir la guerre sans les appenages d'icelle, assauoir, la misere et la pouureté. Ceulx d'óc, qui veulét procurer le bien & repos de nostre France, doiuent viser à ce but, que non seulement, toute cōbustion ciuile soit amortie: mais ausi, qu'elle se maintienne

en bon mesnage avec ses voisins . Et sur tout, de ceulx dont l'alliance luy est , & plus commode & plus asseurée . Qui est vn point à mon iugement , autant nécessaire que difficile à decider , pour la diuersité des passions de ceux qui font estat , de preferer leur profit particulier au bien & vtilité publique . Si est-ce que en la deduction du faict , nouz n'apportons autre passion , qu'un ardent amour de verité , & de nostre propre patrie , il n'y aura pas beaucoup à faire à desmesler ceste difficulté . Et ne pense point , (tout conté & rabatu) soit qu'on le considere en gros , soit qu'on aye quelque particulier respect au tempz present , qu'il y aye aucun de noz voisins , dont l'alliance nous soit tant cōmode , et diuisible , que celle de l'Angleterre . Au contraire , i'estime que celuy qui en affaires d'estat , voudroit faire vn traicte des erreurs populaires , ne pourroit choisir vn plus bel argument , qu'en monstrant , que ceux qui appellent ordinairement les



les Anglois , anciens ennemis de l'estat  
 & couronne de France , voulans estre es-  
 timés doctes entre les ignorans , se de-  
 couurent du tout ignorans entre les  
 doctes . Et d'autant que beaucoup de  
 courtisans , que i'ay ouy discourir de cest  
 argument , en viennent là , qu'ils prefe-  
 rent l'alliance d'Espagne à toute autre,  
 ayans (comme ils disent) esgard au bien,  
 & salut de la France : ie disputeray ceste  
 question, qui à mon iugement n'a meil-  
 leur fondement , qu'une affection par-  
 tialisée, ou vne trop sommaire cognois-  
 sance des affaires de ce monde . I' espe-  
 re donc monstrier par viues raisons, que  
 l'alliance d'Angleterre nous est de beau-  
 coup plus duisible, que celle d'Espagne,  
 & par mesme moyen vuyder la pro-  
 position generale , & faire cognoistre,  
 qu'il n'y a peuple au monde, duquel l'al-  
 liance nous soit si commode , & neces-  
 saire , que celle de l'Anglois . Et pour  
 donner fondement à mon opinion , ie  
 dis , quant il est question de traicter

alliance avec vng peuple, on a sur tout esgard à deux choses : L'une que ceulx dont nous preferons l'alliance, ayent plus d'occasions & des moyens de nous secourir : l'autre qu'ils ayent aussi plus de moyens de nous nuire, estans deuenus nos ennemis. Et quel est, ie vous prie, le peuple au monde, qui aye plus iuste occasion de nous aymer, que l'Anglois, qui nouz est allié de sang, conforme en meurs, & fraternisant en vertueuses inclinations. Ce que i'entens dire, non seulement des Anglois, que nous appelons aujordhuy, mais aussi des anciens Bretons, dont on voit encores les reliques, au pays des Galles. Lesquelz quoy que simbolisans en meurs, facons, & vsances, different neantmoins en langage, des autres peuples d'Angleterre. Cæsar qui premier d'entre les Capitaines Romains, a descouuert, & eu cognoissance de l'estat de ceste Isle, nous apprend que l'une partie des Bretons, assauoir, ceux qui auoisinoient la mer, ont prins leur

Cæsar. lib. 5 de  
bello Gallico.



leur origine des Belges . Le mesme au-  
 theur , nous a laissé par escrit , que de son  
 temps , le Roy des Soyssons , nommé Cæf. lib. 2. de  
 bello Gal-  
 lico. Diuitiacus , auoyt aussi commandé , à  
 l'estat de la grand Bretaigne. Et pour ce,  
 n'est il de merueilles, si les Bretons (mes-  
 mement ceux qui habitoyent à l'en-  
 tour de Cantium) simbolisoient, en hu-  
 manité & facons de viure , avec les  
 Gaullois . Et de fait , si nous en voulons  
 prendre droict , par ce que nous en trou-  
 uons par escrit , rien ne se peut dire plus  
 fraternisant, que ces deux nations . Sans  
 m'amuser à esplucher le tout par le me-  
 nu , ie parleray seulement des Druydes,  
 qui auoyent anciennement le manie-  
 ment des affaires en l'une & l'autre na-  
 tion . Ces Druydes estoient Poetes &  
 Prestres, comme estoit ancienement vng  
 Hesiode en la Grece. C'est chose certaine,  
 que les premiers entre les Grecz, qui ont  
 peuplé leur patrie de la cognoissance des  
 lettres, comprenoyent toute leur doctrine  
 en vers, comme ont fait Homere, He-

Plutarchus in  
Thesco.  
Plato in Lyfi-  
da.  
Cicero 2. de  
natura Deo-  
rum.

siode, Orphée, Museus, Linus, Empe-  
docles, Parmenides, & mesme Pitheus,  
dont Plutarque fait mention. C'est pour-  
quoy Platon a beaucoup deféré aux Po-  
etes, iusques à les appeller Peres, & chefs  
de sagesse : ces Druydes estoient aussi  
Mathematiciens, & Philosophes. Qui  
fait que ie ne puis bonnement com-  
prendre, à quoy pensoit Ciceron, appa-  
riant les Bretons & les Scythes, pour le  
regard de l'ignorance es Mathematiques:  
s'il s'en est rapporté au tesmoignage de  
son familier Trebatius, chascū scait, que  
c'est vn tesmoing, ainsi qu'on peut re-  
cueillir des escritz mesmes de Ciceron, *Qui  
calathum libentius, quam cælum contempla-  
batur.* Mais il semble que Ciceron, autre-  
ment personnage de iugement exquis,  
aye voulu verifier le dire de Thales Mi-  
lesius, qui estant enquis, combien la ve-  
rité est differente du mensonge : autant,  
dit il, que les yeux des oreilles. Ainsi  
nous pourrons dire, pour le regard du  
passage que nous auons en main, que  
nous



nous recognoissons des yeux en Cæsar, & des oreilles en Ciceron. Or soit que les Bretons ayent prins des Gaullois, la cognoissance des bonnes lettres, ou les Gaullois des Bretons, tant y a que les ieunes hommes de la Gaule, pour vn plus grand auancement de leurs estudes, se transportoient en la Bretagne, vers les Druydes du pays, dont ilz aprenoient les plus reclus secrets de philosophie, & Mathematique. Si nous en voulons rapporter à ce que Cæsar en a escrit, la philosophie & doctrine des Druydes, a eu son commencement en la grand Bretagne. Opinion que i'embrasse volontiers, quoy que cest excellent et rare personnage, Pierre de la Ramée, semble tenir le contraire, en quelque sien escrit. Ce n'est donc de merueilles, si vne nation si docte, & tant bien nourrie aux lettres, a esté douée d'une humanité sortable à son sçauoir, & dont nostre ancienne Gaule a recueilli le principal fruct. De sorte que Cæsar, voulant faire descente en la Bretagne, n'ameine

Petrus Ramus  
de moribus  
veterum Gal-  
lorum.

Cæsar lib. 4. de  
bello Gallico.

C

autre

autre pretexte de son proiect, sinon que les Gaullois auoient esté secourus des Bretons, en toutes les querelles qu'ils auoient eu à demesler avec les Romains : Que si quelqu'un pense, que les peuples qui depuis le temps de Cæsar, se sont emparés de la Gaulle, & de la Bretagne, assauoir, les Anglois, & les Francois, ayent eu moins estroicte amitié; voire mesmes moindres occasions des'entr'aymer, il s'abuse tout autant, que celuy qui ignore, combien de force a l'amitié fondée sur l'alliance naturelle, dont la memoire ne peut estre enseuelie, ny par laps de temps, ny par la distance des lieux. Les Bourgeois de Says en Egypte, disoient leur ville auoir esté fondée, par la déesse Minerue, comme aussi faisoient les Atheniens. En contemplation de laquelle alliance, cōme tesmoigne Platon, lez Grecz en general, & particulièrement les Atheniens, estoient bien venus, & caressés à Says. Il reste donc à considerer, combien estroictement les Francois sont vnis avec  
les

Plato in Ti.  
mæo.



les Anglois, & quelle demonstration d'amitie, ilz ont fait de tout temps, les vns avec les autres. Et ne sert de dire, qu'ilz ont eu des grandes & longues guerres ensemble, voire de la memoire de nouz ayeulz. Car par mesme raison, faudroit bannir l'amitie, d'entre tous les peuples de la terre. Par mesme raison, faudroit conclure, qu'il n'y peut auoir amitie, entre les Francois mesmes qui de fresche date, ont dressé en leur patrie, vn eschaffault de la plus sanglante tragedie, dont on aye iamais ouy parler. Et quant aux guerres des Anglois, & Francois, i'espere monstrier cy apres, en son lieu, que tant s'en faut, que ceste consideration, doyue apporter quelque alteration à nostre amitie enuers eux, qu'au contraire, ce nous doit estre vn motif fort pertinent, pour nous causer quelque accroissement de bonne volonte, en leur endroit. Car Dieu leur ayant donné, de si grands auantages sur nous, comme chascun scait, on ne scauroit dire, si ceste genereuse nation, s'est monstrée plus vail-

lante au combat, que doulce & courtoise  
 apres la victoire. Encores moins font à  
 propos, les quolibetz, qu'on oit par les  
 rues, tant en France, qu'en Angleterre:  
 comme entre autres, ces motz, cone, &  
 frenche-dogue: Qui est la rethorique des  
 crocheteurs, sauetiers, macheriuetz, &  
 autres gens de tel billon: non pas le lan-  
 gage des gens honnestes, & ciuilsés, dont  
 nous entendons parler en ce discours.  
 Laissans d'oc à part tout ce menu bagage,  
 parlons de l'amitie naturelle, qui est entre  
 les deux nations. Du temps des Empe-  
 reurs Martian & Valentinian, enuiron  
 l'an de Christ 449. Vitigerne Roy de la  
 grand Bretaigne, voulant repousser les  
 Pictes, & Escossois, appella à son ayde les  
 Angles, ou Anglois, qui pour lors de-  
 meuroient entre les Vites, & Saxons. Et  
 de fait les Galles appellent encores au-  
 iourd'hui les Anglois, Sassez, comme qui  
 diroit, Saxons. Ce qui m'a esté asseuré par  
 quelques hommes doctes du pays. Il re-  
 sulte donc de ce discours, que les An-  
 glois



glois sont venuz d'Alemaigne, comme  
 aussi sont les François, selon que noz hi-  
 stoires chantent. Et combien que pour le  
 regard de la nation François, ie n'oserois  
 pas asseurer, qu'elle soit descendue des  
 Saxons, si est-ce, que la maison des Roys,  
 qui aujourdhuy commande en France,  
 en tire son estoc, comme scauent ceux qui  
 ont plus claire cognoissance de l'histoire.  
 Car Widequind Saxon, extraict du grand  
 Windekind, domté par Charles maigne,  
 vint en France, au secours de Charles le  
 chauue, qui estoit fort inquieté des Nor-  
 mans. Ce ieune Windekind eust vn filz  
 nommé Robert, si heureusement suy-  
 uant les traces de son Pere, que Charles le  
 chauue, le fit chef de l'armée, qu'il enuoya  
 contre les Normans, qui pour lors raua-  
 geoient la Frâce. Robert fut tué en battail-  
 le, laissant vn filz nommé Othon, qui de  
 consentement de l'Empereur Arnoul cō-  
 manda en France, durant la minorité de  
 Charles le simple. Dōt toutefois, il ne s'est  
 pas acquis tant de reputation, que pour a-

Aristot. lib.  
primo cap.  
primo. polit.

uoir este Pere de Hugues le grād, Conte de Paris. Mais Hugues capet, filz de hugues le grād, a surpassé la gloire & le lustre de tous les susdicts tant pour s'estre rendu patrō de l'estat absolu de la France, que pour auoir laissé vne posterité Royale, qui iusques au iourdhuy, est encores en pie, diuisée en deux maisons, a scauoir, de Valois, & de Bourbon. Ainsi pouuons nous conclure que si les Francois, & Anglois, ne peuuent estre ditz selon Charondas, *ὁμότιμοι*, c'est a dire, viuantz ensemblement, ou bien selon Epimenides, *ὁμόγενες*. comme qui diroit, nourris en mesme foyer, ou comme nous parlons en France, gens estants ensemble a pot et a feu, si est ce qu'on les peut à bon droit appeller, *ὁμόφυλοι*, c'est a dire, descendans de mesme extraction. Et combien que ceste alliâce soit d'elle mesme asses esclarcie par les historiens, si est qu'elle l'est encores mieux, par la conformité des meurs de ces deux peuples, & les bons deportemens des vns enuers les autres. l'Anglois, comme le Francois, est ge-  
ne-



nereux, & par consequent, comme en-  
 seigne Aristote, esloigné de dissimulation, Arist. de Phi-  
 lofo. moral.  
 Lib. 4. cap. 3.  
 haïssant, ou aymant, ouuertement, se  
 conduisant plus par verité, que par opini-  
 on, aymant beaucoup mieux, l'effect,  
 que l'apparence, franc en son parler, ay-  
 mant la liberté, & oubliant facilement les  
 iniures. Dauantage il est liberal, ciuil,  
 courtois & debonnaire. De toutes les  
 vertueuses qualitez, ie pense qu'on y trou-  
 uera, aultant de clairs & euidents tes-  
 moignages, qu'il y a des passages parlans  
 de leurs exploicts, es historiens non pas-  
 sionés. Car pour le regard de la ciuilité,  
 quel meilleur tesmoing en pourrôs nous  
 auoir, que Phillippes de Comines, qui luy Comines  
 chap. 54.  
 mesmes l'auoit experimenté de la part du  
 Seigneur de Vaucler. Je parlerois d'une  
 chose trop diuulguée par tout le mon-  
 de, si i'emploiois beaucoup de propos, à  
 discourir de leur magnificence & libera-  
 lité. Certainement s'il est vray ce que He-  
 rodian escrit, touchant les Barbares, à Herodianus in  
 Commodo.  
 scauoir, qu'ilz sont naturellement frians  
 C 4 d'argent,

d'argent, les Anglois sont suffisamment des-  
 chargés du blasme de barbarie, quoy que  
 quelques escriuains, ou ignorans, ou  
 passionnés, les denigrent pour ce regard.  
 Et qu'est il beloing, d'insister longue-  
 ment sur ce propos, attendu que l'expe-  
 rience & le tesmoignage des personnes il-  
 lustres & signalées ratifie ouuertement  
 mô dire. Le feu Vidame de Chartres (qui  
 pour estre vn des plus liberaux Seigneurs  
 de nostre temps pouuoit mieux parler de  
 la liberalité) disoit ouuertement, que s'il  
 y auoyt nation en la Chrestienté, plus li-  
 berale & humayne, enuers les estran-  
 gers que l'Anglois, il vouloit estre mis au  
 rang de ceux qui parlent legierement des  
 choses à eux incognues. Celuy qui a suc-  
 cédé, non moins à ses vertus qu'à son  
 heritage, proteste souuent, qu'il n'ose  
 parler de l'humanité, courtoisie, & libe-  
 ralité des Anglois, craignant d'entamer  
 vn discours, dont l'entrée se peut trou-  
 uer beaucoup plus aysement, que non  
 pas l'yssue.

Odor



Le Cardinal de Chastillon, auoit  
 ordinairement ce propos en la bouche:  
 l'humanité s'estoit iadis parquée en la  
 France, mais maintenant elle a passé la  
 mer. Ceste matiere demanderoit plus  
 longue deduction: mais ie suys François,  
 ialoux de l'honneur de ma patrie. Plutar-  
 que escrit que ce grand Rethoricien Mo-  
 lon, ayant vn iour ouy Ciceron decla-  
 mant en Grec, dit en gemissant, qu'il de-  
 ploroit la condition de la Grece, dont Ci-  
 ceron emportoit avec soy, le plus riche  
 ornement qu'il luy restat, asçauoir, l'elo-  
 quence. De ma part encores que ie sois  
 auitant affectionné aux Anglois, que me  
 commande le merite de leurs vertus, si est  
 ce que ie suys marry, de les voir si riches de  
 noz despouilles. De sorte que l'Angleter-  
 re peult estre aujourd'hui tenue, & à bon  
 droict, pour vn vray sacraire de toute ciui-  
 lité, humanité, & courtoisie: dont on en  
 peut voir les tesmoignages non seulement  
 enuers leurs amys, & en tēps de paix mais  
 aussi enuers leurs ennemis & en temps de  
 D guerre.

Plutarchus in  
 vita Ciceronis.

guerre. De plusieurs exēples i'en choisiray  
 vn si notable, que ie ne sçay s'il s'en peult  
 gueres trouuer de semblable, es histoires  
 Grecques & Latines. Entre toutes les bat-  
 tailles, qui ont iamais esté données en  
 France, celle de Poictiers est memorable,  
 non seulement pour la perte inestimable  
 du vaincu, mais beaucoup plus pour la  
 courtoisie et generosité du vainqueur, car  
 la noblesse de Frāce y fut taillée en pieces,  
 beaucoup de Princes & grands Seigneurs  
 faitz prisonniers, & notamment le Roy Iean,  
 tombà es mains du Prince de Galles, qui  
 depuys le conduict en Angleterre (ou il re-  
 ceut si gracieux, et humain traictemēt du  
 Roy Edouard, Pere du Prince de Galles,  
 qu'estant sous sa foy & ostages, retourné  
 en France, pour escheuir & donner ordre  
 à ses affaires, apres auoir meurement con-  
 sideré le traictement qu'on luy auoyt fait,  
 il goutā & sauorā tellement la courtoisie  
 Angloise, qu'il estimā plus honorable  
 de mourir auprès d'un si genereux Prince,  
 que de viure Roy, du plus grand & puis-  
 sant



sant Royaume de la Chrestienté) Porus  
 estant prins d'Alexandre, & enquis de luy  
 quel traictement il pretendoit receuoir: ie  
 suis, dit il, Roy: traictez moy royallement.  
 Alexandre faisant instancelà dessus, & luy  
 demandant s'il ne vouloit dire autre cho-  
 se: Ce mot, Royallement, dit il, comprend  
 tout. Qui fut cause qu'Alexandre l'estima  
 depuis beaucoup & le traicta comme il  
 auoit demandé. Mais ceste courtoisie  
 d'Edouart, doit estre estimée d'autant  
 plus grande que celle d'Alexandre, que  
 Porus n'auoit prins les armes, que con-  
 straint pour la legitime deffence. Et au  
 contraire, le Roy Iean n'auoyt voulu ac-  
 cepter les honnestes conditions de paix,  
 que le Prince de Galles luy presentoit,  
 quoy que le Cardinal de Perigort enuoyé  
 de la part du pape Innocent, luy remon-  
 strât pour le fleschir à quelque composi-  
 tion. Mais luy se laissant maistriser à sa co-  
 lere, fut deffaict par vne poignée de gens,  
 & perdit vne bataille le dixneuuieme de  
 Septembre 1356. qui ne se peult pa-

rangoner à aultre, qu'à celle tant memo-  
 rable iournée de Cannes, qui cuydà  
 bouleuerfer tout l'estat, de la republicque  
 Romaine. Et combien que les guerres ci-  
 uiles, soient ordinairement menées d'un  
 courage d'autant plus enuenimé, que l'al-  
 liance est plus estroicte, entre les compa-  
 triotz: si est ce que, s'il faut adiouster foy  
 aux histoires, on ne trouuera point qu'il  
 y aye nation au monde, qui pour ce re-  
 gard, soit en telle & si longue possession  
 de moderation, & clemence, que l'An-  
 gloise. Comines qui a eu autant ou plus  
 cognoissance des affaires d'Angleterre,  
 qu'homme de la France de son temps, dit  
 que la coustume du pays est, qu'en guer-  
 res ciuiles, on vient incontinent à la bat-  
 taille, et que le chef de la partie auquel en-  
 cline la victoire, fait crier, tout hault: *Sau-  
 ue le peuple.* Que pleut à Dieu, que nous  
 eussions vsé, d'une telle moderation en  
 noz guerres ciuiles. Nous aurions enco-  
 res aujourd'hui, cinquante mil tesmoins  
 de nostre dissension, dont le sang espandu  
 pro-

Comines  
 chap. 112.



prouoque l'ire de Dieu, sur nostre France. Mais pour ce, qu'estre occasionné tant par l'affinité naturelle, que par la conformité des meurs, d'aymer vn peuple, n'est pas chose, que de soy-mesme, merite grand louange, si on ne s'est mis en deuoir d'en faire demonstration. Le fil de nostre discours requiert, que cest article soit espluché, vn peu de plus près, affin que ceux qui appellent les Anglois, anciens ennemis de la couronne de France, aprennent ou à mieux parler, ou à se taire du tout, quant il fera question de telles matieres. Je dis donc que les effectz d'amytie, ont esté de tout temps reciproques, entre ces deux nations. Car laissant à part ce que i'ay amené de Cæsar, escriuant que les Bretons auoient secouru les Gaullois, en toutes leurs guerres: le prendray des tesmoignages de plus fresche memoire, c'est à dire, depuys cent, ou six-vintz anz en çà. Du temps du Roy Louys vnziesme, Charles duc de Bourgoigne, desirant rougner les esles à Loys son en-

D 3

nemy

nemy mortel, appellá à son ayde Edouard Roy d'Angleterre son beau-frere, qui ne se fit tirer l'oreille, pour faire descente en France, ou il n'auoit faute de pretentions. Il y auoit lors grande apparence, que si le duc de Bourgoigne, eust sceu mesnager sa prosperité, il eust ou renuersé, ou quoy qu'il en soit, grandement esbranlé, tout l'estat de la France. Le Roy Loys, Prince beaucoup mieux pourueu de prudence, que de hardiesse, considerant en quel accessoire estoiet reduictz ses affaires, moyenná, ou plustost subtilisá vn pour parler de paix, avec Edouard, qui se fit a Pisquigni. On peut bien dire, que lors la facilité d'Edouard, seruit d'un grand & puissant rempart à la France, contre l'effort & impetuosité du Bourgoignon. Charles huietiésme, fils & successeur de Loys, fut fauorisé du ciel iusques là, que d'auoir l'occasion en main, de se ressentir enuers la nation Angloise, de ceste courtoisie. Et fut aussi prompt, à embrasser telle occasion, quelle luy estoit heureusement



ment offerte, Edouard dont nous venons de parler, estant decedé, son frere Richard, duc de Glocestre, par mauuaises pratiques, & moiens illegitimes, s'empara de la couronne d'Angleterre, fraudant ses nepueuz de leur heritage. Si le moien de s'emparer d'un tel Estat, fut estrange & exorbitant, la façon de s'y comporter, le fut encore plus. L'estat de la pauvre Angleterre, estoit si miserable, que celuy eschapoit à bon marché, qui en estoit quite pour la perte de ses biens, estat, & dignitez. Plusieurs personnages de maison, pour se garentir d'un tel orage, se retirerent en France. Le plus illustre & signalé d'entre eux, fut le Conte de Richemont, qui ayant quelque temps seiourné en Bretagne, finalement se resolut de recouurer avec son bien, la liberte de sa patrie. Ce nouueau Thrasibule, n'eust pas faute, ny de partisans, ny d'amis. Car le Roy Charles huietiesme, luy donna secours, avec lequel il descendit en Angleterre, ou ayant donné la bataille

avec heureuse yssue, il eust pour guerdon de la prouesse, l'estat, & la couronne, qui est depuis demeurée, iusques au iourd'huy, sur la teste de ses descendans. Ien'insisterois tant sur la courtoisie Angloise, si de nostre temps, c'est à dire, depuis soixante ans, elle n'auoit produit de si bons & clairs effectes à nostre endroict, que ce seroit stupidité à nous de l'ignorer, & lâcheté de ne le recognoistre. Depuys la bataille de Poictiers, la France n'a poinct receu vne si grande scouffe, qu'en la iournée de Pauye, ou le Roy François fut fait prisonnier. l'Empereur Charles encores ieune Prince, et bouillant d'ābition, apres vne si belle victoire, entroit en des merueilleuses esperances, & se tenoit tout assleuré, que dans peu d'années, la Monarchie vniuerselle de l'Europe, seroit l'interpretation de son *Plus oultre*. Et de fait, il y a grande apparence, que les forces de France, estant ainsi mattées, il eust peu, sinon du tout, pour le moins en partie, voir l'accōplissement de ses deffains, si Dieu regardant  
nostre



nostre pays de son oeil pitoiable, n'eust touché le coeur d'Henry huietiesme Roy d'Angleterre, pour arrester le cours de l'Empereur, cinglant à voiles desploïées, par la route de sa victoire. Acte d'autant plus admirable, que Héry n'a eu autre occasion de ce faire, qu'une vertu heroique, de laquelle ayant l'ame eschauffée, il a mieux aymé, s'approprier seul l'honneur d'auoir releué vn sien voisin affligé, qu'estre comparsionier avec le vainqueur au butin, & à la despouille. Tellemēt qu'on peult bien dire, que Henry huietiesme, a esté apres Dieu, autheur de nostre deliurance, & que le Lyon nous a tiré d'entre les ongles de l'aigle.

Voi l'histoire  
du Bellay.

Et ne fault penser qu'il ayt icy cherché, ou son proffit, ou la seureté particuliere. Car pour le regard du profit, outre ce que l'euenement en a descouuert, la protestation qu'il fit par son Roy d'armes, deffiāt l'Empereur, monstre asses qu'il n'auoit autre but que l'honneur & les vertueux exploictz, qui, comme dit Theocrite, ont

Theocritus in  
laude Ptole-  
mæi.

E

iadis

Vol. 1. l. 10.  
du Bellay.

iadis acquys le tiltre d' *Heros*, aux grandz & illustres personnages. Et pour le regard de la seureté, l'Empereur pour lors estat affectonné au Roy *Henry* son oncle, et pour plus grande confirmation d'amytie, on traictoit le mariage d'entre luy & *Madame Marie* fille aînée d'*Henry*. Davantage l'Empereur n'eust sceu entreprendre sur l'estat de la France, sans y partager avec l'Anglois, pour les vieilles pretenfions de *Guyenne*, & de *Normandie*. Tellement que tout bien conté, l'Anglois n'auoit pour lors rien à craindre du cousté de l'Empereur. L'affaire meriteroit vn plus long discours, mais ie m'estudie à breueté, pour parler d'*Edouard* sixieme fils d'*Henry*. Ce prince a esté si comble de vertu & crainte de Dieu, qu'on le peult à bon droict appeller, le *Iofias* du nouueau Testament, & le parangon des Princes Chrestiens. Mais laissant à part ses rares vertus, dont les mieux disans ne peuvent parler que trop sommairement, ie toucheray seulement ce qui concerne de plus

Theodorus in  
Iudeo Prole-  
mas.



plus près nostre subiect. Ce Prince par le conseil du feu Duc de Nortumberland, a porté vne si entiere & sincere affection à nostre Roy Henry second, que si Dieu luy eust prolongé la vie, la ligue s'alloit dresser entre ces deux Roys, & le Duc Maurice de Saxe. De sorte qu'il y a grande apparence, qu'une alliance faicte entre trois Princes si puissans, eust deslors reduict l'Empereur Charles au party qu'il print depuys, asçauoir, de se retirer en Castille, au monastere de saint Iust. Je ne parle point de l'humanité qu'il monstra, à l'endroiect des pouures François, refugies en vn temps, au quel faire profession de viure Chrestienement, n'estoit autre chose en France, que s'exposer à la mort. Ceste obligation nous est commune, avec presque tous les peuples de l'Europe, dont l'exil a esté honnoré, de l'assistance et soulagement de ce tressainct, & heureux Roy Edouard. Heureux di-ie tant pour son regard que pour auoir en la Roynne Elizabeth sa seur vn vray pourtraict de ses

Chrestiennes & heroiques vertus. Cause  
 que tous ceux qui par nostre Europe sont  
 doues d'un sain iugement, souhaitent  
 plus que chose du monde, ou d'estre sub-  
 iects d'une telle Princesse, ou de viure en  
 la subiection d'un Prince qui luy ressem-  
 ble. Mais ie n'ay pas enterpris d'enfoncer  
 les louanges de la Royne Elizabeth: d'au-  
 tant que si j'omettois quelqueune de ses  
 rares vertus, mon discours seroit mal prins  
 des gens de bien: Et de les vouloir parti-  
 culariser, par le menu ce seroit à n'auoir ia-  
 mais fait. Prenant donc un chemin plus  
 court, ie diray seulement, qu'elle a fait de-  
 monstration de sa bonne volonté enuers  
 la France, autant de fois, que l'estat de noz  
 affaires luy en a présenté l'occasion. Sur  
 tout elle s'est monstree affectionnee à en-  
 tretenir la paix avec nous, estat induicte à  
 ce faire, tant par sa propre clairuoiance,  
 que par le meur & sage conseil, de ces tres-  
 uertueux & illustres Seigneurs, Messyre  
 Guillaume Cecile encores pour le iour-  
 dhuy son grand Tesorier, & Messyre Ni-  
 colas



colas de Bacō, qui fut son garde des seaux,  
de louable memoire, personages doués  
de si haulte & eminente sagesse, & si heu-  
reusement qualifiéz en toute espee de  
vertu, que celui y tiendra reng entre les  
mieux disans, qui sçaurà diuement trom-  
peter leur louange à la posterité. De ma  
part, ie loue le Dieu tresclement, qui a si  
bien marié le bon heur, à la vertu de ces  
deux Nestors Anglois, qu'on voit en eux  
l'accomplissement de la priere tant cele-  
bree par Callimaque :

Χαῖρε πάτερ, χαῖρ' αὖθι, δίδε δ' ἀρετὴν τ' ἀφένος τε  
οὐτ' ἀρετ' ἀτερ ὄλβος ἐπίσται ἀνδράς αἰεὶ εἶν.  
Οὐτ' ἀρετὴν ἀφένος δίδε δ' ἀρετὴν τε καὶ ὄλβον.

Callimachus  
in Hymno  
Louis.

*Bien te soit Pere, O Pere bien te soit.*

*Donne vertu, en donnant les richesses.*

*Car come sans vertu faire promesses,*

*Nul bon heur peut, en aucune personne:*

*Ainsi vertu paoure, sent ses foibleses,*

*Ensemble donc, vertu et biens nous donne.*

Reste maintenant à parler d'une sem-  
blable demonstration d'amytie enuers  
nous, & toutesfois en vn subiect fort dis-  
semblable. La France n'a en soy plus

E 3

grand

grand ornement que la ville de Paris, ny  
la ville de Paris, que l'exercice des let-  
tres, qui s'y est continué depuys Charle-  
maigne, c'est a dire depuis l'an, 792. Jus-  
ques aujourdhuy, avec telle reputati-  
on, que du temps de noz Peres, auoir  
fait ces estudes à Paris, & estre fort a-  
uancé en la cognoissance des lettres, es-  
toient diuers termes signifians vne mes-  
me chose. Or si ce bien est grand (comme  
certes il ne peult estre estimé aultre, que  
par gens de petit iugement) nous n'en  
pouuons faire la recognoissance à d'aul-  
tres qu'aux Anglois, si nous ne voulons en  
les priuant de la louange qui leur est deue,  
nous priuer nous-mesmes à nostre esçient,  
de la reputation de gens aymans rondeur  
& integrité. Car Charlemaigne fut in-  
duict à vne si heureuse entreprinse, par le  
conseil de Flaccus Albinus Anglois, se-  
condé & asisté de deux Escossois, l'un  
nommé Iohannes Milrosius, l'autre  
Claudius Clemens. Or comme le mau-  
uais conseil, par vn iuste iugement de  
Dieu,



Dieu, reussit ordinairement au preiudice de celuy qui le dōne, au contraire l'auteur du bon & sainct conseil, est volontiers celuy qui premier en gouste les fructz. Ainsi les Anglois ont recueillé le fruct du bon & salutaire conseil d'Albin, & ses compaignons, entant que l'vniuersité d'Oxford, est vn essain de celle de Paris. Mais par ce qu'on voit les hommes, estre d'autant plus enclins aux choses ou ils sont attirés, pour la conseruation de ce qui leur touche de plus pres, ie diray que le salut d'Angleterre nous touche de si pres, & le nostre aux Anglois, qu'une des deux nations, estant accablée par l'estran- ger, l'autre peult bien faire son conte qu'elle n'est pas pour iouir de grand repos. On sçait qu'aussi tost que Cæsar, eust donné pie en la Gaulle à la puissance Ro- maine, il n'estimà pas auoir bien ioué son rolle, s'il n'alloit remuer mesnage en An- gleterre. Les histoires ont tellemēt esclai- cy cest Article, que ce seroit superfluité de langage, de s'estendre plus auant en la de-

duction d'iceluy . Le voudrois maintenant que quelqu'un de ces messieurs noz Courtisans , qui sont si affectionnéz, & font tant de cas de l'alliance d'Espagne, me montraissent semblables motifs, & fondemens de leur opinion. Le me tiens bien tout assuré, qu'ilz ne se mettront point en peine, de prouver l'affinité naturelle entre le François & l'Espagnol, s'ils ne la veulent recercher de l'arche de Noe: ou bien qu'ilz veuillent faire cas, de ce que les Poetes content touchant la belle Bébrix. Qui toutesfois, seroit vn argument aussi foible que mal à propos, cōme sçauent ceux qui sont estillés en la cognoissance de l'antiquité, & mesmes des fables Poetiques. Or estans entrés en ce propos, il ne sera impertinent, de parler de l'origine des Espagnols d'aujourd'hui . Car comme on voit que les eaux qui decoulent d'une source sulphuree, sentent toujours le souffre, aussi voit on les hōmes porter empreinte en leurs façons, les vertueuses, ou vicieuses qualités de leurs ancestres.

Ainsi



Ainsi ayant cognu l'origine des Espaignols, ce nous sera vne belle ouuerture, aux discours suiuians. Enuiron l'an de Christ, 717. Iulian Conte de Biscaye, estant oultré de douleur, & se voulant venger de l'outrage par luy receu de Roderic Roy des Gotz, qui luy auoit violé sa fille, appellà & attirà les Mores à son secours, sous la conduicte de leur Roy Muza Miramolin. Sous tel pretexte, (tant est il seur d'attirer les forces estrangeres) les Mores s'impatroniserent de toute l'Espaigne, excepté Byscaye, et Asturie. Leurs Capitaines ayans depuys partagé ce pays de conqueste, deuindrent autant de petitiz Roys en Espaigne. Depuys les Sarasins s'y sont encores mellés plus auant. Que si nous voulons reprendre les choses de plus hault, asçauoir, depuys le temps de Cæsar, nous trouuerons que sans parler des Romains, qui ont commandé presque à toute l'Europe, les Gots, les Vandales, les Mores, les Sarasins, ont donné la loy à l'Espaigne. Que si à bon droict les

Gotz et Vandales sont estimés cruels, les  
 Mores perfides & vindicatifs, les Sarra-  
 fins superbes & vilains en leur façon de  
 viure. Je vous prie, quelle humanité, quel-  
 le foy, quelle debonaireté, quelle mode-  
 stie & ciuilité pensons nous trouuer en  
 ceste escumé de Barbares. Mais afin qu'on  
 ne pense que ie me veuille arrester à des  
 presumptions, pluystost qu'à des preuues  
 & arguments solides, ie suis content, que  
 cet article soit vuidé, par la conference de  
 leurs meurs, avec les nostres : c'est à dire,  
 de leurs vices, avec noz vertus, de leur vi-  
 eillaquerie, avec nostre generosité. Breif  
 ceste conference est telle, que si quelque  
 Rethoricien vouloit employer sa faconde,  
 à dresser vne longue & naiue antithese, il  
 ne scauroit chosir au monde, vn suiet plus  
 sortable à son dessain, que la comparai-  
 son de noz conditions, avec celles de ceste  
 maranesque generation. Et affin qu'on ne  
 pense que ie parle par coeur, pour entrer  
 au blazon de leurs plus belles couleurs, ie  
 leur produiray vn tesmoin, qui les fera  
 rougir



rougir de honte, quoy qu'ils soient si bassannés, qu'ils ne rougissent pas volontiers. Quant ie dirois seulement que le tesmoin, que i'entends produire, est vn Sénateur Venitien, si est ce que ie l'aurois suffisamment qualifié, pour luy faire trouuer creance, enuers toutes personnes discrettes & de sens rassis. Mais ie diray d'aduantage, que c'est vn viel Sénateur, voire tellement nourry aux affaires de ce monde, que se conformer à son imitatio<sup>n</sup> n'est autre chose aujourdhuy entre les Venitiens, qu'aspirer à vn renom immortel, par vne tres sage conduicte des affaires d'estat. C'est pour le faire court, ce tant excellent & renommé personnage, Andrea Gritti, qui discourant au Senat de Venise, des humeurs de ceste bonne engence Espagnole, voicy le beau tesmoinage, qu'il rend de leur preudhomye. La natio<sup>n</sup> Espaignole, dit il, « est infidele, tresfrauisse & insatiable, sur « toutes les autres nations. Et ou est ie vous « prie, l'endroi<sup>c</sup>t du monde, ou ces infames Harpies, ayent mis le pie, sans le honnir

Guichiardino,  
lib. 15.

des traces de leurs vices abominables? Et pource qu'en matiere de preuue, le tefmoignage d'un seul n'a pas grand pois, ie produiray encores vn autre tefmoin, à ſçauoir, François Guychardin hiftorien ſi accompli, que le denombrement de ſes graces & perfections, requiert & merite vne hiftoire entiere : voicy le tefmoignage qu'il rend à la preudhomye Eſpaignole. La natiõ Eſpaignole (dit il) (donnant ſon iugement de ces venerables Paires) eſt auare & cauteuſe : & lors qu'ilz ont le moyen de ſe deſcouurir telz qu'ilz ſont, tref-inoſente. Geryon Roy d'Eſpaigne, ſ'il fault adiouſter foy aux fables Poetiques, à eu trois corps. Et combien que ce ſoit vne fiction Poetique, ſi eſt ce qu'elle ſera trouuée moins eſtrange, de celui qui conſidererà de pres, le naturel de l'Eſpaignol, auquel on peut voir incorporé enſemblement, vn cauteleux Renard, vn Loup rauiffant & vn Tigre enragé. Et cela ſoit dit, pour le regard des moins inſupportables de la nation. Car  
qui

Guichiardino,  
lib. 16.



qui regarderà de bien pres , à ceux qui entre eux sont vn peu plus signalés , c'est à dire, plus meschans & abominables que le vulgaire, on trouuera en chascun d'eux, le cube, voire le sur-solide , bien souuent de ce monstre ternaire. On y trouuera, di ie, vn pourceau villain & fale, vne cho- uete larronnesse, & on y trouuera vn Paon piaffant : Et pour le comble de leurs ornemens, on y trouuera vne legi- on des diables, faisans mestier de mentir, piper, & tromper le monde. Briareus, Homerus, Iliade z. comme diët Homere, auoit cent mains: Qui croyrà que l'Espaignol en aye moins quant il est questiō de griper, qu'il reçoie seulement pour deux iours, quelque dom Diego en sa maison, & s'il ne change d'a- uis, ie suis content d'auouer & confesser, que l'Espaignol a changé de coustume. Je dis, si le pillage & larcin doit estre estimé plus coustumier, que naturel en ceste na- tion. Que si quelqu'un doute de leur suf- fisance pour ce regard, l'Estat du pais- bas, l'esclaircirà tellement, qu'il ne se fera

pas tirer l'oreille pour confesser, que les Boemes & Aegyptiens, ne sont que petitiz aprentiz de l'Espagnol, en matiere de s'approprier le bien d'autrui. Et celuy leur feroit grand tort, qui penseroit qu'avec le temps, ils ne se soyent encores mieux fashioned en leur mestier, mesmement ces dernieres années, durant lesquelles, vne bonne partie de ces gallans esprits, a fait son apprentissage soubz dom Fernand de Toledé, si grand & souuerain maistre en ceste faculté, que luy vouloir apparier vn Autolycus, ou vn Verres, seroit tomber en l'erreur du berger Tityrus, faisant comparaison des choses petites aux grandes. Mais il est ce semble raisonnable, de cacher les imperfections de ce grand Capitaine, en contemplation des excellentes parties qui sont en luy. Car au dire de ses disciples & estaphiers, il est taciturne, sage & de grand sens. Quant à ce qui touche sa taciturnité, ie ne doubte aucunement qu'il ne soit fort secret. Aussi n'y a il rien en ses actions, mesmement particulieres &

Virgilius,  
Eclog. 1.



& domestiques, qui ne puisse par luy & les siens, estre plus honnestement teu, que diuulgué. Quant à sa grande sagesse & claire-voiance, il en a donné de telz tesmoignages en la conduicte des affaires de Flandres, que si le soleil eclipsoit, autant de fois au ciel, qu'a faict le bon sens en sa teste, durant ce temps là, nous pourrions bien conclure, que nous serions à la veille du iour, qui mettrà fin aux choses de ce monde. Pour le moins est il notoire, que le sens luy a manqué, iusques à ne sçauoir cacher, non pas les larcins & brigandages, qu'il auoit faitz sur le pouure peuple, (car la chose estoit trop cogneue) mais les peculatz, qu'il auoit commis sur les thesors de son maistre, ie sçay bien que ses creatures, deguisans le faict disent, qu'il est demeuré reliqua-taire. Mais laissant à part ces couleurs de Rhethorique Castillane, ie diray rondement, que nostre langue Françoisse, est si pouure qu'elle n'a point d'autre terme assez propre, pour specifier le beau mesnage

du Duc d'Albe, sinon larcin & peculat. Et par tant s'il fait aujourdhuy estat de iouer aussi bien du luc en Espagne, qu'il a fait de la harpe en Flandres, le Roy Philippes a bien occasion de renuoyer en Italie son Seuerino. Mais quoy qu'il en soyt, le Roy son maistre a reprimé son auarice, non pas toutesfois à la rigueur, ayant (peut estre) esgard, à l'ordre de la toison, lequel i'ose bien dire, qu'il ne porte à meilleures enseignes que pour auoir premierement escorcé, & puy esgorgé, comme vn loup rauissant, les brebis innocentes du bon Pasteur. Car il ne fault pas penser, queluy & le reste de la racaille Espaignole, ayent plus espargné le sang que les bourses des pouures gens du pays bas : Aussi auoient ilz commandement de ce faire : Et leur Prince ne s'est de rien tant fasché, que de ce qu'ils ne les ont encores traictés plus rudement. Que puisses tu, ô nouveau Pharaon, par ta miserable mort, mettre bien tost fin aux gemissemens, de tant de personnes desoleés. Que  
fi



si quelqu'un pèse, que les courages des Espagnols, ayent esté ainsi enuénimés contre ceux du pays bas, par le différent de la religiō, il monstre qu'il cognoit aussi peu leur naturel, que l'Estat de leurs affaires. Il y a environ cent ans, qu'ils ont descouuert vn nouveau monde, sous la conduicte de Christophle Colombe, qui n'eust à mō ays, enterpris ce voiage, s'il eust pensé que les hommes qu'il y mena, comme enforcélés par le bruuage de Circe, se deussent incontinent transformer en Lyons, Panteres, Tigres, & telles bestes sauuaiges : Les Indiens & Americains, sont poures barbares & idiots, qui par vne honneste conuersation & saintes remōstrances, pourroyent estre facilement gagnés à Christ, comme aussi les François ont depuys autant sagement, qu'heureusement suyuy ceste voye. Mais on peult bien dire avec verité, que ce nouveau monde Indien & Americain, n'a pas tant esté incognu aux siecles passés, que les enormes & nouuelles cruaultés, que

ces diables encharnés, sortis d'Espagne, y ont practiqué. ô Turcs, ô Scythes, ô Tartares, esiouïsses vous maintenant, puy qu'il se trouue auiourdhuy vne nation en la Chrestienté, qui par ses malheureux deportemens, tasche d'enseuelir la hayne, qu'on porte à vostre barbare cruauté! Mais ie demeure trop longuement, en vn subiect si tragique: ce que routes fois, ie fais avec autant d'ennuy, que de iuste occasion. Laissons donc vn tel argument, suffisant pour faire pleurer Democrite, parlons de deux articles, chascun desquelz est tel, qu'il faut que celuy soit possédé d'un humeur et nature plus que Heraclitique, si les oyant & considerant de pres, il se peut tenir de rire. C'est de leur ciuilité & modestie. Quant au premier, si quelqu'un a cest heur, de n'auoir iamais frequenté les Espagnols, & qu'il veuille neant moyns, estre informé au vray, de leur Gotique ciuilité, il n'en scauroit voir vn plus naïf pourtrait, ne trace de la main d'un plus heureux Appelles, que Terence,

en



en la description qu'en son Eunuque il fait des putains, en ces termes : *Quæ dum foris sunt, nihil videtur mundius, nec magis compositum quicquam, nec magis elegans. Et vn peu apres, il adioute : Harum videre est ingluuiem, sordes, inopiam, quàm inhonestæ solæ sint domi, atque auidæ cibi, quo pacto ex iure hesterno panem atrum vorent.*

I'en dirois dauantage, si celà se pouuoit faire, sans causer mal de coeur, aux plus delicatz. Et nous auons mys icy en ieu les Espaignols, comme bons Apothiquaires, c'est à dire, pour nous fournir de ris à leurs despens. Et qui est, ie vous prie, l'homme si melancholique, qui se peult tenir de rire, voiant vn faquin, vn sauetier, vn piquebœuf trancher du Caualliero : ou bien vn Caualliero d'Espaigne, allant par les champs, porter le reste de son disner, en vn bisac, & faire mille autres telles villenies, à quoy les faquins, sauetiers et piquebœufs de par decà, seroyent marris d'auoir pensé. Les Mathématiciens enseignent, qu'es operations d'Al-

gèbre, le plus egale se reduit bié souuēt au moins. Les propos des Espaignols, ressemblent quelque chose, de ceste diuine subtilité Algebrique : attendu qu'ordinairement, ces graues & magnifiques tiltres de Cauallero, riche de dix mille Ducats de reuenu, font souuent autant, estans prins à la reale verité, que l'affrenier, malotru & mesquit, n'ayant pas à grand peyne, trente maluedis en bource, pour faire rabobelizner les escarpins. De façon qu'on peult bien dire à ces magnifiques dom Diegos, ce que disoit quelquefois, vn grand personnage d'Athenes: voz propos semblent au Cypres : Car estans grandz & haults, ilz ne portent toutesfois point de fruiet. Pour le faire court, qui voudrà voir le vif pourtrait d'un Attalus, d'un Suffenus, d'un Thrason, fans se tourmenter beaucoup à fueilleter Martial, Catulle, ny Terence, qu'il considere seulement, la morque & les propos d'un Espaignol. Et combien que ces tiercelets de Sarrafins, soient qualifiés comme i'ay dit : si est ce, qu'à

Plutarchus in  
Phocione.



qu'à coups de pistoles, ils ont si bien creué les yeux, à quelques vns de noz Courtisans, qu'ils n'ont honte de maintenir, que nous sommes beaucoup obligés à ces honnestes creatures. De ma part ie confesse, n'auoir point l'esprit si delié, pour comprendre le fondement de ceste obligation, sinon qu'ils la veulent prendre au mesme sens que faisoit Antiochus, disant qu'il estoit grandement attenu aux Ro-

Cicero pro  
Dei otaro.

maines, qui luy ayans racourfi son authorité & puissance, l'auoyent deschargé d'un grand & pesant fardeau. Ainsi sommes nous redeuables aux Espaignols, pour nous auoir releués des fatigues, que nous pouuoient apporter les Estats de Flanders, de Naples & de Milan. Et pour parler plus auant de leur bonne affection à nostre endroiect, n'est ce pas vn bon témoignage de ceste cordiale amytié Espaignole, qu'ils vserent es tēps passés sur noz ancestres (selon leur naturel cruel) à sçauoir, qui ayans gaigné la bataille sur noz gens, tuerent depuys de sang-froid

Voy Froyfard.

tous les prisonniers qu'ilz tenoient en leurs mains, comme tesmoigne Froyfard. Voudroit on vne plus claire interpretation, du tesmoignage que nous auons cy dessus amené de Guichardin, disant que ceste nation est tresinsolente, quant elle  
 ” a trouué son aduantage, pour se discouurir  
 ” telle qu'elle est, c'est à dire, pour leuer le  
 ” masque de s<sup>on</sup> hipocrisie. C'est bié aussi vn beau tesmoignage de leur humanité enuers nous, de ce que contre la foy promise, ils massacrerent noz gens en la Floride, il y a enuiron vingt ans. Le m'estois quasi oublié, de produire vn signalé effect de leur courtoisie enuers nous, c'est la prison du Roy François, dont luy mesme se plaignoit d'autant plus aigrement, (comme raconte Guichardin) que le souuenir de la courtoisie Angloise enuers le Roy Iean, estoit profondement engraué en sa memoire. Quel tesmoignage d'amytié enuers nous, est ce que l'Espagnol amenerà? Sera ce point le secours d'Henry de Castille, du temps du Roy Charles cinquiesme,

Voy Froyfard.



quiesme, et de la victoire qu'il emporta de  
 deuant la Rochelle, sur le Conte de Pem-  
 broc : comme s'il n'auoyt pas luy mesme  
 recueilly le principal fruiet de ceste vi-  
 ctore, ou comme si vne telle assistance,  
 n'eust pas esté le principal rempart de son  
 Estat. Or comme les Anglois, noz sont  
 conformes en tant de choses que i'ay dites  
 cy dessus, aussi ont ils cela de cōmū avec  
 noz miseres, d'auoir experimenté à leurs  
 despens, la trespangereuse amytié de l'E-  
 spagnol. Car Philippes Roy d'Espaigne,  
 & lors aussi Roy d'Angleterre, ayant deli-  
 beré de s'emparer de Calays, occasionà le  
 François de faire avec la griffe du Lyon, ce  
 que l'Espagnol eust faict avec le dent du  
 Renard. Autrement à grand peine, le  
 François se fut il iamais resolu, à vne en-  
 terprinse si hasardeuse que le siege de Ca-  
 lays. Pour le faire court, on peut bien  
 dire, que la nation de ce monde, la plus  
 affectonnée au bien public de la France, est  
 celle qui resseble le moins à l'Espaignole.  
 Ce que ie conclus d'autant plus hardi-  
 ment,

ment, que ie me tiens bien tout assure, qu'aucun ne se mettra en peyne, de prouuer qu'ilz nous ayent ayde, ny en la cognoissance des bonnes lettres, ny au reiglement de noz mœurs. Car quel esclarcissement des bonnes lettres peult on attendre d'une nation qui durant cest heureux siecle, à grand peyne a produict cinq ou six hommes doctes. C'est pourquoy à mon auys, les Espaignols, quelques grandz voyageurs qu'ils soyent, n'ont iamais ozé passer, iusques aux Hyperborées, craignans cōme il est à croire, qu'ilz retinsent encores leur ancienne façon, à sçauoir, d'y sacrifier les Asnes. Pour le reiglement de noz mœurs, nous pouuons bien dire, que comme le Philosophe Polyanus, ayant espousé les resueries d'Epicurus, oublià toute la cognoissance qu'il auoit de Geometrie, ausi par l'acointance des Espaignols, nous auons presque oublié la vertu qui nous estoit plus familiere, à sçauoir, la courtoisie & humanitié. Et à quel propos, ie vous prie,

nous

Pindarus  
ode x.  
Pith.

Cicero in Lucullo.



nous seroit si fort affectionnée vne nation, qui a si peu d'interest en nostre ruyne : ou plustost qui a tousiours & sur tout depuis cent ans, basti sa grandeur de nostre raualement. l'abrege ce discours, pour toucher vn article de plus grande importance, à sçauoir, les moyens que l'une & l'autre nation à de nous ayder, ou de nous nuyre. Je parleray donc en premier lieu, de ce qui regarde le trafficq, & puis de ce qui concerne le fait des armes. Tous ceux qui ont cognoissance de l'Angleterre, & de l'Espaigne, m'accorderont que l'Angleterre, est beaucoup plus peuplée, que l'Espaigne. Je ne dis pas à proportion, mais en bloc : combien que l'Angleterre soit beaucoup moindre. Ce que ne prouient que de la temperance du lieu. Car combien que la France soit vne des plus temperées régions que l'on cognoisse, si est ce, que Cæsar dit notâment, parlant de l'Angleterre. *Loca sunt temperatiora quàm in Gallia.* Ceste abondance de peuple, est vn certain argument de la fertilité du lieu.

H

Pindare

Pindare ode. 1  
Olym.

Pindare ode.  
1. Nem.

Cicero in Lu-  
cillo.

Pindare appelle en quelque endroit la Sicile *πολύμαλος*, c'est à dire abondante en brebis, et s'exposant en vn autre passage, il la nomme, *πύρρα*, c'est à dire, grasse ou fertile. Si l'argument de ce tant docte Poete, est bien couché, nous pouuons bien conclure, la fertilité de l'Angleterre, par la grande abondance, non seulement des brebis, mais aussi en general du bestail qui est en icelle. Icy peult estre quelqu'un voudra mettre en auant, le dire de Cicéron, en l'oraison intitulée de *Aruspicum responsis*. Car voicy comme il parle en propres termes, *Quam volumus licet ipsi nos admemus : tamen nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Pœnos, nec artibus Græcos, nec deniq; hoc ipso huius gentis ac terræ natino sensu Italos ipsos ac Latinos, sed pietate ac religione omnes gentes ac nationes superauimus.*

Mais en ce passage, il est aisé à iuger que Cicéron a eu plustost des oreilles que des yeux, aussi bien que cy dessus parlant de l'Astrologie : Et qu'il a voulu en  
ce



ce discours iouer le rolle d'un autre Myrmecydes, faisant grand cas de peu de chose. Mais qu'est il besonig, d'insister tant sur cest article, veu que le trafic, qu'on fait en l'un & l'autre pays, le peult facilement vuider. Nous tirons de l'Angleterre, laynes, estain, poisson, & beaucoup d'autres choses en grande quantité. Et en contre-change nous leur fournissons vin, sel, pastel, & plusieurs autres choses. Qui est cause que la Rochelle, Bourdeaux & generalmente toute la coste de Normandie, Bretagne & Guyenne, est reduicte en grande perplexité, cessant la trafficque avec l'Anglois. De l'Espaigne ie confesse que nous en tirons de fort bons cheuaulx de seruice, encores que ce soit à l'emblé. Ce que ie fais toutesfois plus à contrecœur, que confessant cest article, dont ie suys contraint d'accuser la negligence & paresse de noz François. Car si nous voulions entretenir des Haras, telz qu'on voit en Lauedan, nostre commerce avec l'Espaignol, pourroit estre estimé

Plinius, lib. 7.  
cap. 21.

vne pure charité. D'autant que nous l'ai-  
 derions beaucoup, sans estre aydés ny  
 soulagés de luy. Car la marchandise de  
 quelques gants parfumés, & autre tel me-  
 nu bagage, ne merite pas d'estre mise en  
 ligne de compte. Et pour leur regard, ilz  
 sont contrainctz d'emprunter de nous,  
 pour la secheresse & infertilité de leur  
 pais, la chose la plus necessaire à la vie hu-  
 maine, a sçauoir, le blé. Pour le regard  
 du vin, ilz en ont suffisamment. Reste la  
 trafficque des laynes, des draps, & des  
 toilles, qui n'est reuenant au tiers de celle  
 que noz marchans font en Angleterre.  
 Et ne sert de dire qu'il peut tirer des bléz  
 en quantité, des places qu'il tient en Ita-  
 lie, comme de Naples, Sicile, & Milan.  
 Mais ceux qui figurent ce beau mesnage-  
 ment, ne regardent pas, que ce seroit de  
 spouiller sainct Pierre pour vestir sainct  
 Paul. La Sicile est fertile, ie le confesse.  
 Mais il fault que Malte, & le Goze soient  
 substentées par vne telle fertilité, si l'on  
 ne veult en les abandonnant, s'expo-  
 ser



ser soy mesme en proye au Ture. D'avantage vne bonne partie des fruiçts de la Sicile est employé à l'entretènement de l'Italie. Pour le regard du Milanois, & de la Lombardie, la difficulté de la voieture est telle à l'Espagnol, qu'il ne se peut gueres accommoder des fruiçtz d'icelle, sinon en achetant beaucoup plus cher la fausse, que le poysson. Quant à Naples, Pouille & Calabre, comme la fertilité, ny est pas du tout si grande, aussi l'Espagnol en peut moins recevoir de soulagement. Le semblable se peut dire pour le regard du pays bas.

Quelqu'un peut estre trouver à estrange, que ie m'arreste tant à l'infertilité d'Espagne, veu que les grands moyens que ceste nation a de nous secourir, font un plus que suffisant contrepoix à ce default. Icy il faut necessairement que j'emploie le quolibet, dont les iuges Romains avoient accoustumé d'user, quant ilz se trouvoient perplex pour la decizion

de quelque affaire d'importāce, a ſçauoir, *Non liquet*. Mais ceste miene perplexité, eſt d'autant moindre, qu'elle peult facilement eſtre deſuelopee, par la comparaifon des moyens tant de l'Anglois, que de l'Eſpagnol. Si nous voulons meſurer ces moyens, au nōbre des ſoldatz, que peult mettre ſus l'une, ou l'autre nation, l'experience, c'eſt à dire l'Histoire, plaide ouuertement pour l'Anglois. Et qu'ainſi ſoit, le Roy Edouard, dont nous auons cy deſſus parlé, amenā au ſecours Du duc de Bourgoigne, ſelon le teſmoignage de Comines, quinze cens hommes bien montés, la plus part bardés, & richement accouſtrés. Item quinze mil archers à cheual. De noſtre temps, le Roy Henry faiſant deſcente en Picardie, pour ſe ioin- dre à l'Empereur Maximilian premier, au camp de Terouane, auoit cinq mil che- uaux, & plus de quarante mil hommes de pied, dont les vingt cinq mil eſtoient Anglois & les quinze mil Lanſquenetz. Que peult on dire de ſemblable pour le  
regard



regard dela natiõ Espaignole. l'Empereur Charles, & son filz le Roy Philippe, ont esté les Princes qui ont plus absolument commandé à l'Espaigne : Toutesfois, ne l'un, ne l'autre n'ont iamais en leurs guerres, fait leuee plus grande que de huietmil Espiagnols naturels & presque tous gens de pied. Car pour le regard de la cauallerie, l'Espaignol ressemble aucunemēt le cassetrou, qui à son cousteau et ne s'en fait ayder. De mesmes peult on dire, que les Espaignolz ont de fort bons cheuaulx, & s'en aydent plus pour traffiquer avec l'amy, que pour combattre & repousser l'ennemy. Mais par ce que la memoire des choses recētes, peut beaucoup seruir à desmeller ceste difficulté, i'emploieray icy vn tesmoignage si clair & euident, que celuy qui vouldra faire estat des forces Espaignols, n'aura pour tout fondement de son auys, qu'une legere creance, ou vne opiniastrēté. Durant le regne du Roy François second, que les grandz de la France, estoient en fort mauuais mes-

nage entré eux. Le Roy Philippes, escri-  
 uit vne lettre au Roy qui fut leué au con-  
 seil priué : le ne scaurois pas dire en quel  
 language elle estoit escrite, mais le conte-  
 nu d'icelle sentoit asses la phrase d'E-  
 spaigne. Car il protestoit, qu'auenant  
 remuement en France, il assisteroit le Roy  
 son frere d'une armée de cinquante mil  
 hommes. Le temps & l'occasion se pres-  
 senta bien tost apres, d'effectuer ce que si  
 solennellement il auoit protesté. Car la  
 France fut fraccassée par l'orage d'une  
 guerre ciuile. Et combien que noz mi-  
 seres, feissent ruisseler presque autant de  
 fontaines de l'armes, qu'il y a de villes en  
 France, si est ce qu'elles donnoient occa-  
 sion au Roy d'Espaigne de se resiouir, luy  
 fournissant moyen d'accomplir sa pro-  
 messe: voyons donc comme il s'en acqui-  
 tà. Il fut prié d'enuoyer secours au Roy  
 son frere, voulant rehabiliter en son pre-  
 mier estat la religion Romaine. Luy  
 pour n'estre estimé māquer ou de zele, ou  
 d'amytié enuers son frere, assembla quel-  
 ques



ques troupes composées de ces prudens & religieuses personnes, qui font estat es destroitx des monts Pirenees, de prendre l'or sans peser & l'argent sans conter. Non pas toutesfois iusques au nombre de cinquante mil, comme il auoit promis, mais seulement iusques à deux mil. En sorte qu'il fut aisé à iuger à tous Arithmeticiens, que ce bon Prince faisant telle protestation que dessus, auoyt calculé ses moiens par regle de fausse positiō. Quant aux comportemens de ces braues & valeureux soldatz, à les considerer de pres: ils representoient ie ne scay quelle viue image des plus vieux siecles, durāt lesquels comme escrit Thucydide, le brigandage n'estoit subiect à aulcun reproche. Le respect de ces belles qualités, rendit aux Catholiques Romayns, la perte de ces gens de bien plus regrettable. Car s'estans cāpés sur la riue du Tard, ces Amazones de Montauban, en quelques faillies en feirent mourir bon nombre, sans confession, et repentance, d'aulcun peché, sinon

Thucydides,  
lib. 1.

Anast. lib. 5.

de celuy que lon nomme temerité militaire. Or par ce qu'en faisant comparaison de diuerfes choses entre elles, la proposition Geometrique a beaucoup plus de cours que l'Arithmetique, celuy ne s'esloigneroit pas des termes de railó, qui vouldroit prendre droict, pluftost par la valeur, & merite des deux nations en fait d'armes, que par le nombre. Car bien fouuent vne petite poignee de gens, ren- gera vne grande armee à la raison & luy passera sur le ventre. Je suis infiniment marri, que ie ne puis produire de plus beaux tesmoignages de la prouesse des Anglois, que les grandes & signalees vi- ctoires qu'ils ont gaignees sur nous. Si est ce que noz valeureux ancestres en ces ba- tailles, n'ayans en rien moins faulte que de coeur & de bonne volonté, les An- glois ne se peuuent vanter d'aulture chose, sinon d'auoir vaincu de tresuailans enne- mys. Aussi les Poetes & Historiens, qui ont chanté leur prosperité, ne se sont ia- mais teus de nostre vaillâce. Breif la vertu  
&



& prouesse de noz ancestres, meritoit de ne pouuoir estre surmontee, sinon par des ennemys qui scauent mesmes vaincre la victoire, c'est à dire, la fureur & l'insolence des armes victoireuses. Que les Cartagi- noys se glorifient tant qu'ils voudront del'heureux succes de Cannes, si est ce, que le vouloir preferer à la iournee de Crecy, seroyt se mōstrer trop passioné, ou moins entendu en la cognoissance de l'histoire: dont nous pouuons recueillir, qu'en ceste tant renommee bataille, qui fut donnee l'an 1346 de nostre cousté moururēt vnze Princes, octante Barons, mil & deux cens hōmes de cheual & plus de trente mil hommes de pied. La bat- taille de Poictiers, dont i'ay parlé cy de- uant, donna vn semblable tesmoignage, tant de la prouesse Angloise à gagner la victoire, que de la courtoisie à la scauoir moderer. Ce qui me faiēt parler plus franchement de leur vertu & confesser rondement que le petit nombre des com- batans de leur cousté, a rendu leurs vi-

etoires plus illustres & signalees. Je ferois  
 desraisonnable, de requerir qu'en ceste  
 comparaison, les Espagnols fournissent  
 de semblables tesmoignages de leur prou-  
 esse & vaillance : Car ils sont dispensés  
 de ce faire par la regle de droict, qui dict  
 que personne n'est obligé à l'execution  
 de choses impossibles. Je crainderois aussi  
 d'estre estimé forgeur de paradoxes, en  
 disant que les Espagnols ne sont belli-  
 queux, si ie n'auois des preuues de mon  
 dire si claires & euidentes, que ce seroit de  
 propos deliberé, se fermer les yeux pour ne  
 voir la clairté du soleil en plein midy. Et  
 pour effoncer la matiere, et disputer des ef-  
 fects, par leur causes, ie dis que si la na-  
 ture n'a changé le cours ordinaire de ses  
 ouurages, l'Espagnol ne peut aucune-  
 ment tenir reng entre les peuples belli-  
 queux : Les nations qui habitent les  
 pays froids, sont au dire d'Aristote, doues  
 d'un plus hault & grand courage que les  
 autres : mais d'esprit moins vif & aigu. Et  
 partant elles ayment plus la liberté, mais  
 sont



sont moins habilles au mestier de bien  
 commander à leur voisins. Au contraire  
 les nations Asiatiques, ont l'esprit plus  
 cueillé : may's ayans le courage bas, elles  
 ploient plus volontiers le col sous le ioug  
 de seruitude. Et partant il conclud, que  
 les Grecs, comme tenans le millieu, ne  
 trop chaud, ne trop froid, sont participans  
 à l'une, & l'autre complexion. Or cōme  
 la proposition est fondee sur vne si bonne  
 consideratiō, qu'elle luy sera tousiours a-  
 uouee, par tous hommes de bon sens, aus-  
 si ose ie bien dire, qu'en l'application d'i-  
 celle, l'amour de verité, a fait place à ce-  
 luy de la patrie. Car le plus Septentrional  
 de la Grece, est de quarante quatre de-  
 grés, qui est l'eleuatiō du quartier de Cō-  
 stantinople, cōme aussi des mōs Pyrenees,  
 qui separent la France de l'Espaigne : Et  
 partant le quarāte cinquiesme degré, qui  
 est de la vraye borne de la temperature,  
 marquāt le millieu de la Frāce, nous pou-  
 uons bien dire, que nostre pais est plus tē-  
 peré que la Grece. Or cōbien que l'Angle-  
 terre

Aristo lib. 7.  
 Cap. 7.  
 Politic.

terre soit aultant ou plus Septentrionale  
 que partie de la Gaule, si est ce qu'estant  
 entourcée de l'Océan, de toutes parts, les  
 froidures ny sont si excelsiues qu'en Frâce,  
 comme a fort bien remarqué Cesar. Et  
 par ainsi, il est aisé à conclure, qu'à raison  
 de la situation du lieu, les Anglois sont &  
 belliqueux & prudens, cest à dire accom-  
 plis de tout ce qui est necessaire, au reigle-  
 ment de la vie politique. Car la force du  
 corps n'est moins requise en l'execution,  
 que la dexterité & vigueur d'esprit en l'en-  
 treprinse, comme dit fort bien le Poete  
 Pindare:

Pindare ode,  
 1. Nem.

Πράττει γὰρ ἔργῳ μὴ δύνει,  
 βυλαῖσι δὲ φέρει.

*Car par les effects la force ouure,  
 Et en conseils l'esprit se discouure.*

Et ne sert de dire, comme fait Co-  
 mines, que les Anglois sont fort chole-  
 riques, passion qui plus qu'aultre em-  
 brouille le iugement, mesmement quant  
 il est question de se resoudre. Car cela  
 pouuoit

Cicero pro  
 Marcello.



pouuoit auoir lieu du temps de Comines, que les Anglois n'estoient encores si polis, comme ils ont esté depuys, par la cognoissance des bonnes lettres. Mais depuys que par la liberalité du Roy Edo- uard, on a veu deux Athenes en vne seule Ang'eterre, asçauoir, Cambrige, & Ox- fort, on ne sçauroit bonnement iuger, si ce tant puissant royaulme, a esté plus fer- tile en biens de la terre, qu'en Esprits des- liés, accords & sublimes au maniement des affaires. Il y a soixante, ou quatre vint ans, que les Italiens faisoient vn mesme reproche aux François, que Co- mines faiet aux Anglois : asçauoir, qu'ilz n'entendoient rien aux affaires d'estat. Mais depuys que le Roy François eut peuplé la France d'hommes doctes, par le moyen des professeurs que de toutes parts il fit venir à Paris, les Italiens se flateroy- ent par trop eux mesmes, s'ils pensoient que au maniement des affaires politiques, les Esprits François leur deussét rien de re- tour. C'est pourquoy Pierre de la Ramee

Machiauel. en  
son liure du  
Prince.

personnage dont le renom fait tous les  
 iours, la ronde par tous les climats de la  
 terre, s'affectionoit tellement à louer en  
 ses deuis familiers, la liberalité & les au-  
 tres excellentes vertus du Roy Edouard  
 & de la Royne Elizabeth, qu'il n'esti-  
 moit auoir trouué diue subiect de sa mer-  
 ueilleuse faconde, sinon qu'en discourant  
 de la nature d'une Royale & heroique  
 vertu, auquel il en representoit vn vray &  
 naif pourtraict es actions & deportem-  
 ens de ces deux Princes. Mais le desir  
 que i'ay, avec le moien de monstrier, que  
 l'espaingnol n'est belliqueux, fait que ie suis  
 vn peu plus court en discourant de la pru-  
 dence Angloise. l'estime que la raison que  
 i'ay amené d'Aristote, est suffisante pour  
 debouter l'Espaignol, du reng qu'il pre-  
 tend tenir entre les nations belliqueuses.  
 Toutesfois si quelqu'un ayme mieux s'en  
 rapporter à l'experience, qu'à ces raisons  
 Philosophiques, ie n'ay qu'assez de moien  
 pour le contenter, s'il est homme qui se  
 paye de raison. Je dis donc que deuant  
 cent



cent ans , la nation Espaignole n'auoit aucune reputation pour fait des armes. Et de cela ie m'en raporte au tesmoignage des histoires. Ie dis d'auantage, que depuys ce temps là , toutes les foys & quantes que les Princes d'Espaigne ont fondé la principale force de leurs armées sur les troupes Espaignoles, ils ont tousiours reçu quelques roides secouffes. Les batailles de Rauēne & Serizoles font suffisamment foy de mon dire. Au contraire, s'ils ont eu quelques auantages sur nous, comme à Pauye , Sainct Quintin & Graueline , ils en doiuent la recognoissance aux Allemans & aux Anglois. Ie confesse bien que sous la sage conduite de l'Empereur Charles, ils se sont reduicts à quelque discipline, qu'ils continuent & continueront, tant qu'il plaira à Dieu se seruir d'eux pour executeurs de sa iuste vengeance. Car c'est luy qui donne & oste la vertu aux hommes, comme & quant bon luy semble, com-

K

me

me le Poete Homere a fort bien remarqué disant:

Zeὺς δ' αἰετὶ μὲν ἀνδράων ὀφέλλει τε μινύθει τε  
Ὅπως κεν ἐθέλῃσιν ὃ δ' κράττος ἀπάντων.

*Dieu trespuissant, selon son bon plaisir,  
Augmente vertu, & la fait amoindrir.*

Et combien que les Espaignolz surpassent toutes nations du monde en vaine & sotte iactance, quant il est question de leur prouesse & vaillance, si est ce qu'ils tachent de se surmonter eux mesmes en ceste impudente bauerie, quant ils viennent à discourir de leurs thesors & richesses. Et par ce que cestuy cy est le principal fondement de leur imaginaire grandeur, i'insisteray vn peu plus sur cest article, & feray cognoistre que s'ils auoient la tierce partie des richesses qu'ilz imaginent, ilz seroient troisfois plus riches qu'ils ne sont. Les Egyptiens contoyent en leurs histoires, qu'au temple de  
Jupiter



Iupiter il y auoit vne obelisque compo-  
 sée de quatre emeraudes, aiant chascune  
 quarante coudees delong: dont Theo-  
 phraсте se moque plaisamment, & avec  
 grande raison. Telz & semblables comp-  
 tez se trouuent es historiens Espaignols  
 touchant l'isle de Zipangri, ou ces bones  
 gens nous feroient volontiers à croire,  
 queles mouches portent bastons à deux  
 bouts. Quant aux thesors du Peru,  
 pour faire cognoistre que leurs discours  
 estoient retracés à l'imitation de la vray  
 histoire de Lucian, ils semblent n'auoir  
 rien oublié à dire, sinon qu'au cabinet  
 d'Atapaliba, ils trouuerent vne centaine  
 de Diamants, chascun d'eux ( pour le  
 moins ) de la grosseur d'un oeuf d'Au-  
 struche. Mais laissant à part ces bourdes,  
 qui ne peuuēt estre creues sinon par ceux  
 qui croient la realle verité des Metamor-  
 phoses d'Ouide : considerons que ces ri-  
 chesses ne viennent pas es coffres du Roy  
 d'Espaigne, comme l'herbe en vn pré, c'est  
 à dire, sans rien debourser, mais qu'au

Theophrastus

περί λίθων

contraire la voïcture couste beaucoup. Considerons d'auantage que les autres nations, & sur toutes les François, ont appris le chemin du Perou, & craignans peut estre que les Espaignols perissent en mer pour estre trop chargés, leur prestent asses souuent & de bon coeur ceste charité, que de receuoir l'une partie du fardeau en leurs nauires. Voire tant noz François sont gracieux & courtois, qu'ils contraignent les Espaignols veuillent ou non, d'accepter les effects & tesmoignages de si charitable debonnaireté. Outre tout cela, les Indiens commencent à deuenir mauuais garçons, & ne faire plus tant d'estat, des mirouers, espingles & autres tels presens des Espaignols, quelqu'un leur ayant peut estre, fait gouster la sentence de Sophocles :

Sophocles in  
in Aiace.

Εχθρῶν ἀδωγὰ δῶρα κ' ἐκ ὀνήσιμα.

*Des ennemis les dons, ne furent onques bons.*

Et quant bien toutes les occasions cesseroient, est il possible que la possession  
d'une



d'une chose si mal acquise, puisse durer  
longuement. Pensons nous qu'il y ait  
Indien en la suiectiō de l'Espagnol, qui  
mille fois le iour ne crie en son patois,  
ceste sentence d'Aristophane:

Aristophanes  
in Pluto.

ὡς ἀρχαλέον δ' ἄλόν γένος παραφρονούντος δεσποῖν.

*O qu'il est fascheux, & cas plein de malheur,  
D'un maistre esceruelé estre seruiteur.*

Aristote dict, qu'un pays est inuesti  
& tenu d'un Tiran, de la mesme façon  
que les corps humains de la fieure: Com-  
bien ie vous prie, pensons nous que ces  
pouures Americains tourmentés si lon-  
guement d'une telle fieure, gettent des  
gemissemens, qui penetrent iusques aux  
oreilles de celuy qui tient le gouuernail  
des choses de ce monde.

Aristo. de Me-  
taphys. lib. 5.  
cap. 23.

Estimons nous que la main de Dieu  
soit accourcie, pour n'executer en son  
temps les menaces qu'il fait par la bouche  
de son Prophete, contre les brigans, pil-  
lars & fourrageurs. Ou est l'estat au  
monde

Esayas ca. 33.

monde tant fleurissant soit il , qui puisse  
estre exempté de ruine & bouleuerse-  
ment. Quel est le conseil , quelle est la  
force , qui le puisse garentir de la main  
du Dieu viuant & tout-puissant ? Les  
mechefs trottent de maison en maison,  
comme dit Euripides en termes , aultant  
exquis & riches qu'il est possible :

Euripides in  
Electra.

Λμοιβαὶ κακῶν μίαι

ῥοποὶ πνέ-  
σιν ἀνεστ δόμων.

*Les tours des malheurs, trottent par les maisons,  
Comme les vents legiers , font en leur saisons.*

Le mesme & avec meilleur raison se  
peult dire pour le regard des Monarchies,  
és quelles on voit de iour à aultre , l'ac-  
complissement de ceste menace , qui est  
si sagement couchée par Hesiodé , par-  
lant de Iupiter :

Ρεῖα δ' ἀρίστηλον μινύθει καὶ ἀδνηλον ἀέξει

Ρεῖα δ' ἐτρήναι σχολιδόν, καὶ ἀγνώστῳ κάρφει.

Hesiod. opera  
& Dies.

*Le grand tost il abaisse, & l'humble leue,  
Le courbe il dresse, mais l'haultain il greue.*

Cc



Ce qui a lieu mesmement, quant les pechés tant du peuple que du Magistrat, viennent à forcer la patience de Dieu. Les mathématiciens tiennent que les grandeurs augmentées, semblent approcher de l'oeil, combien qu'à la realle verité elles n'aprochent aucunemēt. Mais il en prent tout aultrement des pechés, qui entassés les vnz sur les autres s'aprochent, voire se presentent d'eux mesmes deuant l'oeil du Dieu viuant, qui bien souuent punit les peuples par les Roys, & les Roys par les peuples, n'estant sa iustice reglee, par vne mesme esquierre que les iugemens humains & ciuiles, esquels selon les iureconsultes *Noxa caput sequitur*. De cela nous auons vn clair & notable exemple en Abimelech Roy de Guerar, qui s'excusant enuers Abraham vse de ce langage: *Que t'ay ie faict, et en quoy t'ay ie offencé, que tu as fait venir sur moy & sur mon Royaume vn grand peché. Que si Abimelech appelle vn grand peché l'adultere, comment appellerons nous celuy dont*

Vitello, lib. 4.

Theoxen, 129.  
Euclid. opt.  
Theox. 58.Caius, lib. 20.  
& vltim.  
D. de Noxal.  
action.Genesis, 20.  
chap.

on ne pourroit donner meilleure descrip-  
 tion, que la conformité de l'exemple pro-  
 posé par Suetone, en la vie de Claudius,  
 chapitre vingt sixiesme. Que si ce propos  
 semble trop obscur à quelqu'un, qu'il lise  
 seulement ce qui est escrit, par le iure con-  
 sulte Paulus. L. 39. *si quis D. de ritu nupti-*  
*arum*, & il entendra clairement mon dire.  
 Mais ce n'est pas tout, car il y a encores  
 en cest endroiect, d'autres meschâcetés, aul-  
 tant ou plus enormes, qu'on pense tenir  
 bien secretes, comme si le dire du Poete  
 Musée n'auoit pas lieu autant en vn  
 aage qu'en l'autre:

ἐν δὲ σιωπῇ  
 ἔργον ὅπερ ἡλέει τις ἐνὶ τείδοισιν ἀκέραιον

*Vn acte commis en silence, & en cachette,  
 Se diuulgue es quarrefours, comme par trompette.*

Si donc nous estimons la iustice diuine  
 immuable, scachons & nous tenons tout  
 asseurés, que Dieu visitera telles & si exe-  
 crables meschâcetés, plus des hōnestes que  
 faciles à celer, et fera quoy qu'il tarde, sen-  
 tir sa vengeance à l'espaignol et à son Roy.

*Cruel*



*Cruel Tyran à qui dessus la teste,  
L'ire de Dieu pend desia toute preste.*

Brief, le temps vient et ne tardera point, que ceste meschante nation, que depuis cent ans a fait mestier de piller & butiner, sera exposée pour pillage & butin aux autres nations. Le temps di-ie s'aproche, auquel ou les Indiens, ou mesmes les lieutenans du Roy d'Espaigne, se reuoltans seront lez executeurs de l'ire de Dieu, contre l'auarice & cruaulté de leur nation. Reste maintenant à considerer le troisieme & dernier article de ce discours, à sçauoir, quelle des deux nations estant deuenue ennemaye, a plus de moyen de nous nuire. Ce poinct peult bien estre vuidé, parce qui a esté discoursu en l'article precedent, touchant les moyens que l'une & l'autre nation a de nous secourir : si est ce toutesfois, qu'auenant que l'Anglois eust vn pied en France, et mesmemét en la Guyenne, il nous seroit aultant difficile, d'empescher qu'une bonne partie de la noblesse n'espoulast son parti, que d'en-

L

seue-

seuelir la memoire des bienfaits et faueurs  
 que leurs mailōs ont iadis receu des Roys  
 d'Angleterre. Attendu que les pancartes  
 des plus grandes maisons de la Guyenne,  
 sont autant de tesmoignages, ou à mieulx  
 dire, aultant d'instrumens autentiques,  
 faisans foy de l'obligation qu'elles ont à la  
 memoire des Roys d'Angleterre. D'a-  
 uantage venans aux prinles avec l'An-  
 glois, chascun sçait qu'ils ont des bons  
 fossés, larges & profonds & qu'on ne  
 peut tarir. Au contraire, suiuant l'opinion  
 de ce grand Capitaine l'Admiral de Cha-  
 stillon, il ne nous est moins facile qu'ex-  
 pedient de dōter l'Espaignol, si nous luy  
 faisons la guerre comme il fault, c'est  
 à dire, si voulans couper la riuere à sa  
 source, nous l'allons attaquer dans l'E-  
 spaigne, pais de facile entrée, despourueu  
 de villes fortes & qui ne peut estre que  
 fort difficilement secouru d'Allemagne.  
 Ou tout au rebours nostre armée auroit  
 à dos le Lāguedoc & la Gascoigne, toutes  
 deux fertiles en viures & en soudards. De  
 sorte



sorte que ce quartier la, peult estre au-  
 iourd'hui appellé en France, le magasin  
 de Mars. Quant ie n'aiousterois autre  
 chose, si est ce, que les motifs cy dessus  
 deduits bien considerés, concluent as-  
 ses d'eux mesmes, que preferer, ou appa-  
 rier, l'alliance d'Espagne à celle d'Angle-  
 terre, est ouuertement se declarer desnatureé  
 enuers ses alliées. Est se monstrier stupide,  
 ne sachant pas discerner le naturel symbo-  
 lisant au nostre, d'auec le contraire. Est se  
 formaliser contre le bien & le profit de sa  
 patrie. Les Espagnols comme nous a-  
 uons dit, sont auares, cauteleux, superbes  
 & raiissans. Changerons nous la libe-  
 ralité Françoise, en vn villaine & insacia-  
 ble auarice? Changerons nous la genero-  
 sité du Lyon, en la malice du Renard?  
 Deuiendrons nous de courtois arrogans,  
 de doux & debonnaires cruels & raiis-  
 sans? Nous despouillerons nous telle-  
 ment des vertus qui nous ont acquis re-  
 putation par tout le monde, qu'il ne nous  
 reste rien de François, que le seul nom?

Et toutesfois si nous considerons de pres le naturel de l'Espagnol, le miserable changement dont ie viens de parler, sera tousiours remarqué, pour vn euident & certain tesmoignage de nostre trop grande facilité, à faire si grand cas d'une nation qui ressemblant au lierre, a tousiours faict sentir les plus pernicioeux effects de sa malice, enuers ceux quy luy estoient plus estroitement alliéz. Que si la priere est contée pour vn deuoir d'homme de bien enuers sa patrie, ie prie à Dieu, ô France, que ta conseruation & agrandissement, soit vn perpetuel miroir de sa bonté & sagesse, reluisant au gouuernement des grands estats & monarchies : & qu'à ceste fin il te desille les yeux, pour scauoir discerner le poison emmielé, par lequel on tasche d'auancer la ruine & aneantissement de ta grandeur.

**FINIS.**

